

Kyloušek, Petr

Les "grands" romantiques

In: Kyloušek, Petr. *Littérature du 19e siècle : textes choisis*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2013, pp. 17-61

ISBN 978-80-210-6426-3; ISBN 978-80-210-6429-4 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/128656>

Access Date: 18. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Les « grands » romantiques

Alphonse Marie Louis de Prat de Lamartine (1790–1869)

Il a vécu une enfance aristocratique et campagnarde dans le domaine bourguignon de Milly où la famille s'était réfugiée pour échapper à la Terreur. Il fait de solides études au collège jésuite de Belley, lit les classiques (Horace, Virgile), admire Chateaubriand qui le confirme dans sa ferveur religieuse. Au sortir du collège, il mène une vie oisive, il voyage (Italie 1811–1812). L'expérience sentimentale de l'amour idéal, brisé par la mort de la femme aimée (Julie Charles qu'il connut à Aix-les-Bains et qui fut emportée par la phtisie en 1817) lui inspire le recueil des *Méditations* qui assoit sa renommée. C'est la première grande manifestation de l'esthétique romantique en poésie : nature transformée en *dramatis persona*, paysage tourmenté, coeur blessé, méditation sur la mort, douleur sublimée par la ferveur de la foi qui plaît aux milieux catholiques.

Méditations poétiques (1820)

Le Lac

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
 Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
 Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
 Jeter l'ancre un seul jour?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière
 Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
 Regarde! Je viens seul m'asseoir sur cette pierre
 Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;
 Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
 Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
 Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence;
 On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
 Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
 Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laisa tomber ces mots:

«O temps, suspends ton vol! et vous, heures propices ,
Suspendez votre cours!
Laissez-vous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!

«Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;
Oubliez les heureux.

«Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit;
Je dis à cette nuit: « Sois plus lente »; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

«Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons!
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;
Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur?

Hé quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace?
Quoi ! passés pour jamais? quoi! tout entiers perdus?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus ?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez: nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise: «Ils ont aimé!»

L'isolement

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes;
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur;
Là le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,
Le crépuscule encor jette un dernier rayon;
Et le char vapoureux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs :
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports;
Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante:
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis: «Nulle part le bonheur ne m'attend.»

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé!

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts:
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire;
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au-delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieus,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux!

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,

Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour!

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi!
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie:
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons!

Victor Hugo (1802–1885)

Fils d'un général et comte d'Empire, le jeune Hugo partage avec sa famille les déplacements dus aux affectations successives de son père (Paris, Naples, Espagne) et qui marqueront ses souvenirs d'enfant sensible non moins que la désunion progressive et la séparation de ses parents qui pèse sur la famille. Doué, il obtient des succès scolaires et poétiques. Dès 1816 il est décidé « *d'être Chateaubriand ou rien* ». Talentueux, excellent organisateur et rassembleur d'hommes, Victor Hugo s'impose comme chef de son propre Cénacle de jeunes auteurs. L'enjeu de la bataille romantique sera le théâtre: *Cromwell* (1827), *Marion de Lorme* (réalisé en 1831), *Hernani* (1830). La victoire des romantiques sur scène sera considérée comme un tournant dans la promotion de la nouvelle esthétique.

Les Châtiments (1853)

Le titre reflète l'attitude critique de Victor Hugo et son hostilité au régime de Napoléon III qu'il fuit en s'installant aux Îles anglo-normandes de Jersey (1852–55) et de Guernesey (1855–70). Parmi les satires « Stella » fait figure de symbole de la mission historique de la poésie qui traduit le titanisme du poète. Comme chez Lamartine, Vigny ou Musset, la facture romantique du poème est facilement identifiable : le récit met en place une situation qui suscite une méditation, une réflexion ou un épanchement sentimental. C'est le moi du sujet lyrique sur la scène du monde.

Stella

Je m'étais endormi la nuit près de la grève.
Un vent frais m'éveilla, je sortis de mon rêve,
J'ouvris les yeux, je vis l'étoile du matin.
Elle resplendissait au fond du ciel lointain

Dans une blancheur molle, infinie et charmante.
Aquilon s'enfuyait emportant la tourmente.
L'astre éclatant changeait la nuée en duvet.
C'était une clarté qui pensait, qui vivait;
Elle apaisait l'écueil où la vague déferle;
On croyait voir une âme à travers une perle.
Il faisait nuit encor, l'ombre régnait en vain,
Le ciel s'illuminait d'un sourire divin.
La lueur argentait le haut du mât qui penche;
Le navire était noir, mais la voile était blanche;
Des goélands debout sur un escarpement,
Attentifs, contemplaient l'étoile gravement
Comme un oiseau céleste et fait d'une étincelle.
L'océan, qui ressemble au peuple, allait vers elle
Et, rugissant tout bas, la regardait briller,
Et semblait avoir peur de la faire envoler.
Un ineffable amour emplissait l'étendue.
L'herbe verte à mes pieds frissonnait éperdue.
Les oiseaux se parlaient dans les nids; une fleur
Qui s'éveillait me dit: c'est l'étoile ma sœur.
Et pendant qu'à longs plis l'ombre levait son voile,
J'entendis une voix qui venait de l'étoile
Et qui disait: – Je suis l'astre qui vient d'abord.
Je suis celle qu'on croit dans la tombe et qui sort.
J'ai lui sur le Sina, j'ai lui sur le Taygète;
Je suis le caillou d'or et de feu que Dieu jette,
Comme avec une fronde, au front noir de la nuit.
Je suis ce qui renaît quand un monde est détruit
O nations! je suis la Poésie ardente.
J'ai brillé sur Moïse et j'ai brillé sur Dante.
Le lion océan est amoureux de moi.
J'arrive. Levez-vous, vertu, courage, foi!
Penseurs, esprits, montez sur la tour, sentinelles!
Paupières, ouvrez-vous! allumez-vous, prunelles!
Terre, émeus le sillon; vie, éveille le bruit;
Debout, vous qui dormez! — car celui qui me suit,
Car celui qui m'envoie en avant la première,
C'est l'ange Liberté, c'est le géant Lumière!

Les Contemplations (1856)

Publié en 1856, le recueil condense une longue évolution intime, de 1830 à 1855. « Le Mendiant » est une vision sociale et métaphysique en même temps.

Le Mendiant

Un pauvre homme passait dans le givre et le vent.
 Je cognai sur ma vitre; il s'arrêta devant
 Ma porte, que j'ouvris d'une façon civile.
 Les ânes revenaient du marché de la ville,
 Portant les paysans accroupis sur leurs bâts.
 C'était le vieux qui vit dans une niche au bas
 De la montée, et rêve, attendant, solitaire,
 Un rayon du ciel triste, un liard de la terre,
 Tendant les mains pour l'homme et les joignant pour Dieu
 Je lui criai: «Venez vous réchauffer un peu.
 Comment vous nommez-vous ? » Il me dit : « Je me nomme
 Le pauvre.» Je lui pris la main: «Entrez, brave homme.»
 Et je lui fis donner une jatte de lait.
 Le vieillard grelottait de froid; il me parlait,
 Et je lui répondais, pensif et sans l'entendre.
 «Vos habits sont mouillés, dis-je, il faut les étendre
 Devant la cheminée.» Il s'approcha du feu.
 Son manteau, tout mangé des vers, et jadis bleu,
 Étala largement sur la chaude fournaise,
 Piqué de mille trous par la lueur de braise,
 Couvrait l'âtre, et semblait un ciel noir étoilé.
 Et, pendant qu'il séchait ce haillon désolé
 D'où ruisselait la pluie et l'eau des fondrières,
 Je songeais que cet homme était plein de prières,
 Et je regardais, sourd à ce que nous disions,
 Sa bure où je voyais des constellations.

La légende des Siècles (1859)

Le recueil retrace l'histoire de l'humanité sur le fond métaphysique de la lutte du bien et du mal, de la lumière et de la nuit, de Dieu et de Satan. La grandeur de l'homme est dans son engagement en faveur du progrès. Mais, comme le montre l'extrait suivant, la grandeur du mal attire non moins par son côté sombre et tragique.

Nox facta est (extrait)

Depuis quatre mille ans il tombait dans l'abîme.
Il n'avait pas encor pu saisir une cime,
Ni lever une fois son front démesuré,
Il s'enfonçait dans l'ombre et la brume, effaré,
Seul, et, derrière lui, dans les nuits éternelles,
Tombaient plus lentement les plumes de ses ailes.
Il tombait foudroyé, morne, silencieux,
Triste, la bouche ouverte et les pieds vers les cieux,
L'horreur du gouffre empreinte à sa face livide.
Il cria: Mort! – les poings tendus vers l'ombre vide.
Ce mot plus tard fut homme et s'appela Caïn.
Il tombait. Tout à coup un roc heurta sa main;
Il l'étreignit, ainsi qu'un mort étreint sa tombe,
Et s'arrêta. Quelqu'un, d'en haut, lui cria: – Tombe!
Les soleils s'éteindront autour de toi, maudit! –
Et la voix dans l'horreur immense se perdit.
Et, pâle, il regarda vers l'éternelle aurore.
Les soleils étaient loin, mais ils brillaient encore.
Satan dressa la tête et dit, levant ses bras:
– Tu mens! – Ce mot plus tard fut l'âme de Judas.
Pareil aux dieux d'airain debout sur leurs pilastres,
Il attendit mille ans, l'œil fixé sur les astres.
Les soleils étaient loin, mais ils brillaient toujours.
La foudre alors gronda dans les cieux froids et sourds.
Satan rit, et cracha du côté du tonnerre.
L'immensité, qu'emplit l'ombre visionnaire,
Frissonna. Ce crachat fut plus tard Barabbas.
Un souffle qui passait le fit tomber plus bas.

Les Misérables (1862)

Hors de France, Victor Hugo est connu surtout comme romancier et auteur dramatique. L'engagement social qui s'affirmera magistralement avec *Les Misérables* et leur protagoniste Jean Valjean est présent déjà dans *Le Dernier jour d'un condamné* (1829) ; d'autre part l'intérêt pour l'histoire sociale et la révolution que *Les Misérables* traduisent se prolongera jusqu'au roman *Quatre-vingt-treize* (1874). L'humanisme visionnaire s'inscrit dans les grandes scènes historiques.

II, i, 9

La description de la bataille de Waterloo est souvent comparée à celle de Chateaubriand et celle de Stendhal dans *La Chartreuse de Parme*. En les analysant, on comprend à quel point une vision du monde est aussi affaire de la perspective narrative.

Ils étaient trois mille cinq cents. Ils faisaient un front d'un quart de lieue. C'étaient des hommes géants sur des chevaux colosses. Ils étaient vingt-six escadrons, et ils avaient derrière eux, pour les appuyer, la division de Lefebvre-Desnouettes, les cent six gendarmes d'élite, les chasseurs de la Garde, onze cent quatre-vingt-dix-sept hommes, et les lanciers de la Garde, huit cent quatre-vingts lances. Ils portaient le casque sans crins et la cuirasse de fer battu, avec les pistolets d'arçon dans les fontes et le long sabre-épée. Le matin toute l'armée les avait admirés quand, à neuf heures, les clairons sonnait, toutes les musiques chantant *Veillons au salut de l'Empire*, ils étaient venus, colonne épaisse, une de leurs batteries à leur flanc, l'autre à leur centre, se déployer sur deux rangs entre la chaussée de Genappe et Frischemont, et prendre leur place de bataille dans cette puissante deuxième ligne, si savamment composée par Napoléon, laquelle, ayant à son extrémité de droite les cuirassiers de Milhau, avait, pour ainsi dire, deux ailes de fer.

L'aide de camp Bernard leur porta l'ordre de l'empereur. Ney tira son épée et prit la tête. Les escadrons énormes s'ébranlèrent.

Alors on vit un spectacle formidable.

Toute cette cavalerie, sabres levés, étendards et trompettes au vent, formée en colonnes par division, descendit, d'un même mouvement et comme un seul homme, avec la précision d'un bélier de bronze qui ouvre une brèche, la colline de la Belle-Alliance, s'enfonça dans le fond redoutable où tant d'hommes déjà étaient tombés, y disparut dans la fumée, puis, sortant de cette ombre, reparut de l'autre côté du vallon, toujours compacte et serrée, montant au grand trot, à travers un nuage de mitraille crevant sur elle, l'épouvantable pente de boue du plateau de Mont-Saint-Jean. Ils montaient, graves, menaçants, imperturbables; dans les intervalles de la mousqueterie et de l'artillerie, on entendait ce piétinement colossal. Étant deux divisions, ils étaient deux colonnes; la division Wathier avait la droite, la division Delord avait la gauche. On croyait voir de loin s'allonger vers la crête du plateau deux immenses coulevres d'acier. Cela traversa la bataille comme un prodige.

Rien de semblable ne s'était vu depuis la prise de la grande redoute de la Moskowa par la grosse cavalerie; Murât y manquait, mais Ney s'y retrouvait. Il semblait que cette masse était devenue monstre et n'eût qu'une âme. Chaque escadron ondulait et se gonflait comme un anneau du polype. On les apercevait à travers

une vaste fumée déchirée çà et là. Pêle-mêle de casques, de cris, de sabres, bondissement orageux des croupes des chevaux dans le canon et la fanfare, tumulte discipliné et terrible; là-dessus les cuirasses, comme les écailles sur l'hydre.

Ces récits semblent d'un autre âge. Quelque chose de pareil à cette vision apparaissait sans doute dans les vieilles épopées orphiques racontant les hommes-chevaux, les antiques hippanthropes, ces titans à face humaine et à poitrail équestre dont le galop escalada l'Olympe, horribles, invulnérables, sublimes; dieux et bêtes.

Bizarre coïncidence numérique, vingt-six bataillons allaient recevoir ces vingt-six escadrons. Derrière la crête du plateau, à l'ombre de la batterie masquée, l'infanterie anglaise, formée en treize carrés, deux bataillons par carré, et sur deux lignes, sept sur la première, six sur la seconde, la crosse à l'épaule, couchant en joue ce qui allait venir, calme, muette, immobile, attendait. Elle ne voyait pas les cuirassiers et les cuirassiers ne la voyaient pas. Elle écoutait monter cette marée d'hommes. Elle entendait le grossissement du bruit des trois mille chevaux, le frappement alternatif et symétrique des sabots au grand trot, le froissement des cuirasses, le cliquetis des sabres, et une sorte de grand souffle farouche. Il y eut un silence redoutable, puis, subitement, une longue file de bras levés brandissant des sabres apparut au-dessus de la crête, et les casques, et les trompettes, et les étendards, et trois mille têtes à moustaches grises criant: Vive l'Empereur! toute cette cavalerie déboucha sur le plateau, et ce fut comme l'entrée d'un tremblement de terre.

(...)

Les cuirassiers se ruèrent sur les carrés anglais. Ventre à terre, brides lâchées, sabre aux dents, pistolets au poing, telle fut l'attaque. Il y a des moments dans les batailles où l'âme durcit l'homme jusqu'à changer le soldat en statue, et où toute cette chair se fait granit. Les bataillons anglais, éperdument assaillis, ne bougèrent pas. Alors ce fut effrayant.

Toutes les faces des carrés anglais furent attaquées à la fois. Un tournoiement frénétique les enveloppa. Cette froide infanterie demeura impassible. Le premier rang, genou en terre, recevait les cuirassiers sur les bayonnettes, le second rang les fusillait; derrière le second rang les canonniers chargeaient les pièces, le front du carré s'ouvrait, laissait passer une éruption de mitraille et se refermait. Les cuirassiers répondaient par l'écrasement. Leurs grands chevaux se cabraient, enjambaient les rangs, sautaient par-dessus les bayonnettes et tombaient, gigantesques, au milieu de ces quatre murs vivants. Les boulets faisaient des trouées dans les cuirassiers, les cuirassiers faisaient des brèches dans les carrés. Des files d'hommes disparaissaient broyées sous les chevaux. Les bayonnettes s'enfon-

çaient dans les ventres de ces centaures. De là une difformité de blessures qu'on n'a pas vue peut-être ailleurs. Les carrés, rongés par cette cavalerie forcenée, se rétrécissaient sans broncher. Inépuisables en mitraille, ils faisaient explosion au milieu des assaillants. La figure de ce combat était monstrueuse. Ces carrés n'étaient plus des bataillons, c'étaient des cratères; ces cuirassiers n'étaient plus une cavalerie, c'était une tempête. Chaque carré était un volcan attaqué par un nuage ; la lave combattait la foudre.

V, i, 15

Voici un récit célèbre : la mort de Gavroche. La mise en scène, à péripéties, dramatise l'action, souligne l'héroïsme de l'enfant face à l'armée. La narration de Victor Hugo se condense en images contrastées. Comme dans la scénographie de la bataille de Waterloo, elle aboutit à une métaphore.

Il rampait à plat ventre, galopait à quatre pattes, prenait son panier aux dents, se tordait, glissait, ondulait, serpentait d'un mort à l'autre, et vidait la giberne ou la cartouchière comme un singe ouvre une noix.

De la barricade, dont il était encore assez près, on n'osait lui crier de revenir, de peur d'appeler l'attention sur lui.

Sur un cadavre, qui était un caporal, il trouva une poire à poudre.

– Pour la soif, dit-il, en la mettant dans sa poche.

À force d'aller en avant, il parvint au point où le brouillard de la fusillade devenait transparent.

Si bien que les tirailleurs de la ligne rangés et à l'affût derrière leur levée de pavés, et les tirailleurs de la banlieue massés à l'angle de la rue, se montrèrent soudainement quelque chose qui remuait dans la fumée.

Au moment où Gavroche débarrassait de ses cartouches un sergent gisant près d'une borne, une balle frappa le cadavre.

– Fichtre! fit Gavroche. Voilà qu'on me tue mes morts.

Une deuxième balle fit étinceler le pavé à côté de lui. Une troisième renversa son panier. Gavroche regarda, et vit que cela venait de la banlieue.

Il se dressa tout droit, debout, les cheveux au vent, les mains sur les hanches, l'œil fixé sur les gardes nationaux qui tiraient, et il chanta:

*On est laid à Nanterre,
C'est la faute à Voltaire,
Et bête à Palaiseau,
C'est la faute à Rousseau.*

Puis il ramassa son panier, y remit, sans en perdre une seule, les cartouches qui en étaient tombées, et, avançant vers la fusillade, alla dépouiller une autre giberne. Là une quatrième balle le manqua encore. Gavroche chanta :

*Je ne suis pas notaire,
C'est la faute à Voltaire,
Je suis petit oiseau.
C'est la faute à Rousseau.*

Une cinquième balle ne réussit qu'à tirer de lui un troisième couplet :

*Joie est mon caractère,
C'est la faute à Voltaire
Misère est mon trousseau.
C'est la faute à Rousseau.*

Cela continua ainsi quelque temps.

Le spectacle était épouvantable et charmant. Gavroche, fusillé, taquinait fusillade. Il avait l'air de s'amuser beaucoup. C'était le moineau becquetant les chasseurs. Il répondait à chaque décharge par un couplet. On le visait sans cesse on le manquait toujours. Les gardes nationaux et les soldats riaient en l'ajustant ! Il se couchait, puis se redressait, s'effaçait dans un coin de porte, puis bondissait disparaissait, reparaisait, se sauvait, revenait, ripostait à la mitraille par des pieds de nez, et cependant pillait les cartouches, vidait les gibernes et remplissait son panier. Les insurgés, haletants d'anxiété, le suivaient des yeux. La barricade tremblait ; lui, il chantait. Ce n'était pas un enfant, ce n'était pas un homme ; c'était un étrange gamin fée. On eût dit le nain invulnérable de la mêlée. Les balles couraient après lui, il était plus leste qu'elles. Il jouait on ne sait quel effrayant jeu de cache-cache avec la mort ; chaque fois que la face camarde du spectre s'approchait, le gamin lui donnait une pichenette.

Une balle pourtant, mieux ajustée ou plus traître que les autres, finit par atteindre l'enfant feu follet. On vit Gavroche chanceler, puis il s'affaissa. Toute la barricade poussa un cri ; mais il y avait de l'Antée dans ce pygmée ; pour le gamin toucher le pavé, c'est comme pour le géant toucher la terre ; Gavroche n'était tombé que pour se redresser ; il resta assis sur son séant, un long filet de sang rayait

son visage, il éleva ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup, et se mit à chanter:

*Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à...*

Il n'acheva point. Une seconde balle du même tireur l'arrêta court. Cette fois il s'abattit la face contre le pavé, et ne remua plus. Cette petite grande âme venait de s'envoler.

La Préface de *Cromwell* (1827)

Le théâtre, à la fois lieu public et genre contraint plus que les autres genres par les règles du classicisme, est devenu l'enjeu de la bataille romantique. Le manifeste de Victor Hugo montre le fondement métaphysique de la sensibilité romantique de l'auteur. La vision de l'homme et de l'histoire sont « dramatiques », soumises à des contradictions intrinsèques que seul le nouvel art saurait exprimer.

Nous voici parvenus à la sommité poétique des temps modernes. Shakespeare, c'est le Drame; et le drame, qui fond sous un même souffle le grotesque et le sublime, le terrible et le bouffon, la tragédie et la comédie, le drame est le caractère propre de la troisième époque de poésie, de la littérature actuelle.

Ainsi, pour résumer rapidement les faits que nous avons observés jusqu'ici, la poésie a trois âges, dont chacun correspond à une époque de la société: l'ode, l'épopée, le drame. Les temps primitifs sont lyriques, les temps antiques sont épiques, les temps modernes sont dramatiques. L'ode chante l'éternité, l'épopée solennise l'histoire, le drame peint la vie. Le caractère de la première poésie est la naïveté, le caractère de la seconde est la simplicité, le caractère de la troisième, la vérité.

(...) L'ode vit de l'idéal, l'épopée du grandiose, le drame du réel. Enfin, cette triple poésie découle de trois grandes sources: la Bible, Homère, Shakespeare. (...)

La société, en effet, commence par chanter ce qu'elle rêve, puis raconte ce qu'elle fait, et enfin se met à peindre ce qu'elle pense. C'est, disons-le en passant, pour cette dernière raison que le drame, unissant les qualités les plus opposées, peut être tout à la fois plein de profondeur et plein de relief, philosophique et pittoresque.

Du jour où le christianisme a dit à l'homme: «Tu es double, tu es composé de deux êtres, l'un périssable, l'autre immortel, l'un charnel, l'autre éthéré, l'un enchaîné par les appétits, les besoins et les passions, l'autre emporté sur les ailes de l'enthousiasme et de la rêverie, celui-ci enfin toujours courbé vers la terre, sa mère, celui-là sans cesse élané vers le ciel, sa patrie» ; de ce jour le drame a été créé. Est-ce autre chose en effet que ce contraste de tous les jours, que cette lutte de tous les instants entre deux principes opposés qui sont toujours en présence dans la vie, et qui se disputent l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe?

La poésie née du christianisme, la poésie de notre temps est donc le drame; le caractère du drame est le réel; le réel résulte de la combinaison toute naturelle de deux types, le sublime et le grotesque, qui se croisent dans le drame, comme ils se croisent dans la vie et dans la création. Car la poésie vraie, la poésie complète, est dans l'harmonie des contraires.

Que le poète remplisse pleinement le but multiple de l'art, qui est d'ouvrir au spectateur un double horizon, d'illuminer à la fois l'intérieur et l'extérieur des hommes; l'extérieur, par leurs discours et leurs actions; l'intérieur, par les *a parte* et les monologues; de croiser, en un mot, dans le même tableau, le drame de la vie et le drame de la conscience.

Hernani (1830)

Drame historique, *Hernani* inscrit la dynamique des tensions jusque dans la facture des répliques qui hachent le vers en courtes séquences. Amour et pouvoir : ce sont aussi les grands thèmes baroques chers à Corneille à qui Victor Hugo ressemble. Don Carlos, roi d'Espagne et futur empereur Charles Quint, se sent menacé par le complot mené par Hernani qui veut venger la mort de son père. Don Carlos soupçonne Doña Sol de cacher Hernani dont elle est amoureuse. Dès l'incipit, le spectateur entre *in medias res* de l'intrigue, sans aucune exposition préalable exigée par le goût classique. La scène, dramatique et grave de conséquences, est pimentée d'humour. Le tragique et le comique se mêlent.

Acte I, scène 1

DOÑA JOSEFA, seule.

(Elle ferme les rideaux cramoisis de la fenêtre et met en ordre quelques fauteuils. On frappe à une petite porte dérobée à droite. Elle écoute. On frappe un second coup.)

Serait-ce déjà lui ?

(Un nouveau coup.)

C'est bien à l'escalier

Dérobé.

(Un quatrième coup.)

Vite, ouvrons.

(Elle ouvre la petite porte masquée. Entre DON CARLOS, le manteau sur le nez et le chapeau sur les yeux.)

Bonjour, beau cavalier.

(Elle l'introduit. Il écarte son manteau et laisse voir un riche costume de velours et de soie, à la mode castillane de 1519. Elle le regarde sous le nez et recule étonnée.)

Quoi, seigneur Hernani, ce n'est pas vous ! – Main-forte !

Au feu !

DON CARLOS, *lui saisissant le bras.*

Deux mots de plus, duègne, vous êtes morte !

(Il la regarde fixement. Elle se tait, effrayée.)

Suis-je chez doña Sol, fiancée au vieux duc

De Pastrana, son oncle, un bon seigneur, caduc,

Vénéralable et jaloux ? dites ? La belle adore

Un cavalier sans barbe et sans moustache encore,

Et reçoit tous les soirs, malgré les envieux,

Le jeune amant sans barbe à la barbe du vieux.

Suis-je bien informé ?

(Elle se tait. Il la secoue par le bras.)

Vous répondez peut-être ?

DOÑA JOSEFA

Vous m'avez défendu de dire deux mots, maître.

DON CARLOS

Aussi n'en veux-je qu'un. – Oui, – non. – Ta dame est bien

doña Sol de Silva ? Parle.

DOÑA JOSEFA

Oui. – Pourquoi ?

DON CARLOS

Pour rien.

Le duc, son vieux futur, est absent à cette heure ?

DOÑA JOSEFA

Oui.

DON CARLOS

Sans doute elle attend son jeune ?

DOÑA JOSEFA

Oui.

DON CARLOS

Que je meure !

DOÑA JOSEFA

Oui.

DON CARLOS

Duègne, c'est ici qu'aura lieu l'entretien ?

DOÑA JOSEFA

Oui.

DON CARLOS

Cache-moi céans.

DOÑA JOSEFA

Vous !

DON CARLOS

Moi.

DOÑA JOSEFA

Pourquoi ?

DON CARLOS

Pour rien.

DOÑA JOSEFA

Moi vous cacher !

DON CARLOS

Ici.

DOÑA JOSEFA,

Jamais !

DON CARLOS, *tirant de sa ceinture un poignard et une bourse.*

Daignez, madame,

Choisir de cette bourse ou bien de cette lame.

DOÑA JOSEFA, *prenant la bourse.*

Vous êtes donc le diable ?

DON CARLOS

Oui, duègne.

DOÑA JOSEFA, *ouvrant une armoire étroite dans le mur.*

Entrez ici.

DON CARLOS, *examinant l'armoire.*

Cette boîte ?

DOÑA JOSEFA, *la refermant.*

Va-t'en, si tu n'en veux pas.

DON CARLOS, *rouvrant l'armoire.*

Si!

(L'examinant encore.)

Serait-ce l'écurie où tu mets d'aventure

Le manche du balai qui te sert de monture ?

(Il s'y blottit avec peine.)

Ouf!

DOÑA JOSEFA, *joignant les mains et scandalisée.*

Un homme ici !

DON CARLOS, *dans l'armoire restée ouverte.*

C'est une femme, est-ce pas,

Qu'attendait ta maîtresse ?

DOÑA JOSEFA

O ciel ! j'entends le pas

De doña Sol. – Seigneur, fermez vite la porte.

(Elle pousse la porte de l'armoire qui se referme.)

(...)

Acte IV, scène 2

Prière du futur empereur Charles Quint devant la tombe de Charlemagne : la vision du pouvoir et de l'histoire rejoint les images que Victor Hugo exprime également dans « Stella ». Le peuple est assimilé à un océan insondable, le gouvernement et la politique sont comparés à la navigation.

DON CARLOS, *seul.*

Charlemagne, pardon ! ces voûtes solitaires

Ne devraient répéter que paroles austères.

Tu t'indignes sans doute à ce bourdonnement

Que nos ambitions font sur ton monument...

Charlemagne est ici ! Comment, sépulcre sombre,

Peux-tu sans éclater contenir si grande ombre ?

Es-tu bien là, géant d'un monde créateur,

Et t'y peux-tu coucher de toute ta hauteur ?...

Ah ! c'est un beau spectacle à ravir la pensée

Que l'Europe ainsi faite et comme il l'a laissée !

Un édifice, avec deux hommes au sommet.
Deux chefs élus auxquels tout roi né se soumet.
Presque tous les États, duchés, fiefs militaires,
Royaumes, marquisats, tous sont héréditaires ;
Mais le peuple a parfois son pape ou son César.
Tout marche, et le hasard corrige le hasard.
De là vient l'équilibre, et toujours l'ordre éclate.
Électeurs de drap d'or, cardinaux d'écarlate,
Double sénat sacré dont la terre s'émeut,
Ne sont là qu'en parade, et Dieu veut ce qu'il veut.
Qu'une idée, au besoin des temps un jour éclore,
Elle grandit, va, court, se mêle à toute chose,
Se fait homme, saisit les cœurs, creuse un sillon ;
Maint roi la foule aux pieds ou lui met un bâillon ;
Mais qu'elle entre un matin à la diète, au conclave,
Et tous les rois soudain verront ridée esclave,
Sur leurs têtes de rois que ses pieds courberont,
Surgir, le globe en main ou la tiare au front.
Le pape et l'empereur sont tout. Rien n'est sur terre
Que pour eux et par eux. Un suprême mystère
Vit en eux, et le ciel, dont ils ont tous les droits,
Leur fait un grand festin des peuples et des rois,
Et les tient sous sa nue, où son tonnerre gronde,
Seuls, assis à la table où Dieu leur sert le monde.
Tête à tête, ils sont là, réglant et retranchant,
Arrangeant l'univers comme un faucheur son champ.
Tout se passe entre eux deux. Les rois sont à la porte,
Respirant la vapeur des mets que l'on apporte,
Regardant à la vitre, attentifs, ennuyés,
Et se haussant, pour voir, sur la pointe des pieds.
Le monde au-dessous d'eux s'échelonne et se groupe.
Ils font et défont. L'un délie et l'autre coupe.
L'un est la vérité, l'autre est la force.
Ils ont leur raison en eux-même, et sont parce qu'ils sont.
Quand ils sortent, tous deux égaux, du sanctuaire,
L'un dans sa pourpre, et l'autre avec son blanc suaire,
L'univers ébloui contemple avec terreur

Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur.
 - L'empereur ! l'empereur ! être empereur !- Ô rage,
 Ne pas l'être ! et sentir son cœur plein de courage !
 - Qu'il fut heureux celui qui dort dans ce tombeau !

Oh ! l'empire ! l'empire !

Que m'importe ! J'y touche, et le trouve à mon gré.
 Quelque chose me dit : Tu l'auras !... Je l'aurai...
 Si je l'avais !... O Ciel ! être ce qui commence !
 Seul, debout, au plus haut de la spirale immense !
 D'une foule d'États l'un sur l'autre étages
 Être la clef de voûte, et voir sous soi rangés
 Les rois, et sur leur tête essayer ses sandales ;
 Voir au-dessous des rois les maisons féodales ;
 Margraves, cardinaux, doges, ducs à fleurons ;
 Puis évêques, abbés, chefs de clans, hauts barons !
 Puis clercs et soldats ; puis, loin du faite où nous sommes,
 Dans l'ombre, tout au fond de l'abîme – les hommes.
 Les hommes ! c'est-à-dire une foule, une mer,
 Un grand bruit, pleurs et cris, parfois un rire amer,
 Plainte qui, réveillant la terre qui s'effare,
 À travers tant d'échos nous arrive fanfare !
 Les hommes !... Des cités, des tours, un vaste essaim
 De hauts clochers d'église à sonner le tocsin !...
 (*Rêvant.*)

Base de nations portant sur leurs épaules
 La pyramide énorme appuyée aux deux pôles,
 Flots vivants, qui toujours l'étreignant de leurs plis.
 La balacent, branlante, à leur vaste roulis,
 Font tout changer de place et, sur ses hautes zones.
 Comme des escabeaux font chanceler les trônes,
 Si bien que tous les rois, cessant leurs vains débats,
 Lèvent les yeux au ciel... Rois ! regardez en bas !
 - Ah ! le peuple – océan – onde sans cesse émue.
 Où l'on ne jette rien sans que tout ne remue !
 Vague qui broie un trône et qui berce un tombeau !
 Miroir où rarement un roi se voit en beau !
 Ah ! si l'on regardait parfois dans ce flot sombre,

On y verrait au fond des empires sans nombre,
Grands vaisseaux naufragés, que son flux et reflux
Roule, et qui le gênaient, et qu'il ne connaît plus !...
Gouverner tout cela ! Monter, si l'on vous nomme,
À ce faite ! Y monter, sachant qu'on n'est qu'un homme !
Avoir l'abîme là !... Pourvu qu'en ce moment
Il n'aille pas me prendre un éblouissement !
Oh ! d'états et de rois mouvante pyramide,
Ton faite est bien étroit ! Malheur au pied timide !
À qui me retiendrais-je ? Oh ! si j'allais faillir
En sentant sous mes pieds le monde tressaillir !
En sentant vivre, sourdre et palpiter la terre !...
Puis, quand j'aurai ce globe entre mes mains, qu'en faire ?
Le pourrai-je porter seulement ? Qu'ai-je en moi ?
Être empereur, mon Dieu ! j'avais trop d'être roi !
Certes, il n'est qu'un mortel de race peu commune
Dont puisse s'élargir l'âme avec la fortune.
Mais, moi ! qui me fera grand ? qui sera ma loi ?
Qui me conseillera ?

Alfred de Musset (1810–1857)

Brillant élève du lycée Henri IV, à Paris, il écrit ses premiers vers à quatorze ans. Après le baccalauréat il commence, pour les abandonner successivement, des études de droit, de médecine, de musique et de dessin. À dix-huit ans il est introduit au Cénacle de Victor Hugo et dans celui de Nodier, à l'Arsenal, il se lie avec Vigny et Sainte-Beuve. Sa virtuosité étonne et inquiète, malgré l'estime que recueillent ses *Contes d'Espagne et d'Italie* (1830) et malgré le succès de *Rolla* (1833). La mort du père affecte le poète non moins douloureusement que la passion orageuse pour George Sand (1833–1835). La blessure amoureuse fait mûrir le talent du romantique déchiré qui compose entre 1830 et 1840 la majeure partie de ses grandes oeuvres – poésies, drames, proses.

Ballade à la lune (1829)

Gardant une distance ironique face à la nouvelle rhétorique romantique il jette un pont entre son époque et la tradition française des 17^e et 18^e siècles. En même temps il ouvre la voie à une nouvelle sensibilité qu'il partagera avec les romantiques « marginaux » de la période: Nerval, Gautier. Témoin cette ballade qui ridiculise l'un des poncifs de l'imagerie romantique.

C'était, dans la nuit brune,
 Sur le clocher jauni,
 La lune
 Comme un point sur un i.

Lune, quel esprit sombre
 Promène au bout d'un fil,
 Dans l'ombre,
 Ta face et ton profil?

Es-tu l'œil du ciel borgne?
 Quel chérubin cafard
 Nous lorgne
 Sous ton masque blafard?

N'es-tu rien qu'une boule,
 Qu'un grand faucheur bien gras
 Qui roule
 Sans pattes et sans bras?

Es-tu, je t'en soupçonne,
 Le vieux cadran de fer
 Qui sonne
 L'heure aux damnés d'enfer?

Sur ton front qui voyage
 Ce soir ont-ils compté
 Quel âge
 À leur éternité?

Est-ce un ver qui te ronge
Quand ton disque noirci
 S'allonge.
En croissant rétréci?

Qui t'avait éborgnée,
L'autre nuit ? T'étais-tu
 Cognée
À quelque arbre pointu?

Car tu vins, pâle et morne,
Coller sur mes carreaux
 Ta corne
À travers les barreaux.

Va, lune moribonde,
Le beau corps de Phébé
 La blonde
Dans la mer est tombé.

Tu n'en es que la face
Et déjà, tout ridé,
 S'efface
Ton front dépossédé!

Lune, en notre mémoire,
De tes belles amours
 L'histoire
T'embellira toujours.

Et toujours rajeunie,
Tu seras du passant
 Bénie,
Pleine lune ou croissant.

T'aimera le vieux pâtre,
Seul, tandis qu'à ton front
 D'albâtre,
Ses dogues aboieront.

T'aimera le pilote,
Dans son grand bâtiment
 Qui flotte
Sous le clair firmament.

Et la fillette preste
Qui passe le buisson,
 Pied leste,
En chantant sa chanson.(...)

Et qu'il vente ou qu'il neige,
Moi-même, chaque soir,
 Que fais-je
Venant ici m'asseoir?

Je viens voir à la brune,
Sur le clocher jauni,
 La lune
Comme un point sur un i.

La Nuit de Décembre (1835)

La dernière des « Nuits » introduit le thème du double – l'ombre du moi du poète qui n'est pas sans rappeler le dédoublement du moi de Gérard de Nerval.

Du temps que j'étais écolier,
Je restais un soir à veiller
Dans notre salle solitaire.
Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Son visage était triste et beau.
À la lueur de mon flambeau,
Dans mon livre ouvert il vint lire.
Il pencha son front sur ma main,
Et resta jusqu'au lendemain,
Pensif, avec un doux sourire.

Comme j'allais avoir quinze ans,
Je marchais un jour, à pas lents,
Dans un bois, sur une bruyère.
Au pied d'un arbre vint s'asseoir
Un jeune homme vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Je lui demandai mon chemin;
Il tenait un luth d'une main,
De l'autre un bouquet d'égline.
Il me fit un salut d'ami,
Et, se détournant à demi,
Me montra du doigt la colline.

À l'âge où l'on croit à l'amour,
J'étais seul dans ma chambre un jour,
Pleurant ma première misère.
Au coin de mon feu vint s'asseoir
Un étranger vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il était morne et soucieux;
D'une main il montrait les cieux,
Et de l'autre il tenait un glaive.
De ma peine il semblait souffrir,
Mais il ne poussa qu'un soupir,
Et s'évanouit comme un rêve.

À l'âge où l'on est libertin,
Pour boire un toast en un festin,
Un jour je soulevai mon verre.
En face de moi vint s'asseoir
Un convive vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il secouait sous son manteau
Un haillon de pourpre en lambeau,
Sur sa tête un myrte stérile.
Son bras maigre cherchait le mien,
Et mon verre, en touchant le sien,
Se brisa dans ma main débile.

Un an après, il était nuit,
J'étais à genoux près du lit
Où venait de mourir mon père.
Au chevet du lit vint s'asseoir
Un orphelin vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Ses yeux étaient noyés de pleurs;
Comme les anges de douleurs,
Il était couronné d'épine;
Son luth à terre était gisant,
Sa pourpre de couleur de sang,
Et son glaive dans sa poitrine.

Je m'en suis si bien souvenu,
Que je l'ai toujours reconnu
À tous les instants de ma vie.
C'est une étrange vision,
Et cependant, ange ou démon,
J'ai vu partout cette ombre amie.

Lorsque plus tard, las de souffrir,
Pour renaître ou pour en finir,
J'ai voulu m'exiler de France;
Lorsque impatient de marcher,
J'ai voulu partir, et chercher
Les vestiges d'une espérance;

À Pise, au pied de l'Apennin;
À Cologne, en face du Rhin;
À Nice, au penchant des vallées;
À Florence, au fond des palais;
À Brigues, dans les vieux chalets;
Au sein des Alpes désolées ;

À Gênes, sous les citronniers;
À Vevey, sous les verts pommiers;
Au Havre, devant l'Atlantique;
À Venise, à l'affreux Lido,
Où vient sur l'herbe d'un tombeau
Mourir la pâle Adriatique;

Partout où, sous ces vastes cieux,
J'ai lassé mon cœur et mes yeux,
Saignant d'une éternelle plaie;
Partout où le boiteux Ennui,
Traînant ma fatigue après lui,
M'a promené sur une claie;

Partout où, sans cesse altéré
De la soif d'un monde ignoré,
J'ai suivi l'ombre de mes songes;
Partout où, sans avoir vécu,
J'ai revu ce que j'avais vu,
La face humaine et ses mensonges;

Partout où, le long des chemins,
J'ai posé mon front dans mes mains
Et sangloté comme une femme;
Partout où j'ai, comme un mouton
Qui laisse sa laine au buisson,
Senti se dénuer mon âme;

Partout où j'ai voulu dormir,
Partout où j'ai voulu mourir,
Partout où j'ai touché la terre,
Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère...

Qui donc es-tu, spectre de ma jeunesse,
Pèlerin que rien n'a lassé?
Dis-moi pourquoi je te trouve sans cesse
Assis dans l'ombre où j'ai passé.
Qui donc es-tu, visiteur solitaire,
Hôte assidu de mes douleurs?
Qu'as-tu donc fait pour me suivre sur terre?
Qui donc es-tu, qui donc es-tu, mon frère,
Qui n'apparais qu'au jour des pleurs?

— Ami, notre père est le tien.
Je ne suis ni l'ange gardien,
Ni le mauvais destin des hommes.
Ceux que j'aime, je ne sais pas
De quel côté s'en vont leurs pas
Sur ce peu de fange où nous sommes.

Je ne suis ni dieu ni démon,
Et tu m'as nommé par mon nom
Quand tu m'as appelé ton frère;
Où tu vas, j'y serai toujours,
Jusques au dernier de tes jours,
Où j'irai m'asseoir sur ta pierre

Le ciel m'a confié ton cœur.
Quand tu seras dans la douleur,
Viens à moi sans inquiétude.
Je te suivrai sur le chemin;
Mais je ne puis toucher ta main,
Ami, je suis la Solitude.

Une soirée perdue (1840)

L'intertextualité (Molière, Chénier) qui traverse le récit participe à un jeu de miroirs où la critique du goût superficiel de la belle société renvoie au portrait du dandy, mais aussi à la réflexion sur l'art, sur la destinée des chefs-d'œuvre. L'histoire d'Alceste – *Le Misanthrope* – reflète ainsi et la conquête amoureuse manquée et la misanthropie (auto)ironique du narrateur.

J'étais seul, l'autre soir, au Théâtre-Français,
Ou presque seul; l'auteur n'avait pas grand succès.
Ce n'était que Molière, et nous savons de reste
Que ce grand maladroit, qui fit un jour *Alceste*,
Ignore le bel art de chatouiller l'esprit
Et de servir à point un dénoûment bien cuit.
Grâce à Dieu, nos auteurs ont changé de méthode,
Et nous aimons bien mieux quelque drame à la mode
Où l'intrigue, enlacée et roulée en feston,
Tourne comme un rébus autour d'un mirliton.

J'écoutais cependant cette simple harmonie,
Et comme le bon sens fait parler le génie.
J'admirais quel amour pour l'âpre vérité
Eut cet homme si fier en sa naïveté,
Quel grand et vrai savoir des choses de ce monde,

Quelle mâle gaîté, si triste et si profonde
 Que, lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer!
 Et je me demandais: «Est-ce assez d'admirer ?
 Est-ce assez de venir, un soir, par aventure,
 D'entendre au fond de l'âme un cri de la nature,
 D'essuyer une larme, et de partir ainsi,
 Quoi qu'on fasse d'ailleurs, sans en prendre souci?»

Enfoncé que j'étais dans cette rêverie,
 Çà et là, toutefois, lorgnant la galerie,
 Je vis que, devant moi, se balançait gaîment
 Sous une tresse noire un cou svelte et charmant;
 Et, voyant cet ébène enchâssé dans l'ivoire,
 Un vers d'André Chénier chanta dans ma mémoire,
 Un vers presque inconnu, refrain inachevé,
 Frais comme le hasard, moins écrit que rêvé.
 J'osai m'en souvenir, même devant Molière;
 Sa grande ombre, à coup sûr, ne s'en offensa pas;
 Et, tout en écoutant, je murmurais tout bas,
 Regardant cette enfant, qui ne s'en doutait guère:
 «Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,
 Se plie, et de la neige effacerait l'éclat».
 Puis je songeais encore (ainsi va la pensée)
 Que l'antique franchise, à ce point délaissée,
 Avec notre finesse et notre esprit moqueur,
 Ferait croire, après tout, que nous manquons de cœur;
 Que c'était une triste et honteuse misère
 Que cette solitude à l'entour de Molière,
 Et qu'il est *pourtant temps*, comme dit la chanson,
 De sortir de ce siècle ou d'en avoir raison;
 Car à quoi comparer cette scène embourbée,
 Et l'effroyable honte où la muse est tombée?
 La lâcheté nous bride, et les sots vont disant
 Que, sous ce vieux soleil, tout est fait à présent;
 Comme si les travers de la famille humaine
 Ne rajeunissaient pas chaque an, chaque semaine.
 Notre siècle a ses mœurs, partant, sa vérité;
 Celui qui l'ose dire est toujours écouté.

Ah ! j'oserais parler, si je croyais bien dire;
J'oserais ramasser le fouet de la satire,
Et l'habiller de noir, cet homme aux rubans verts
Qui se fâchait jadis pour quelques mauvais vers.
S'il rentrait aujourd'hui dans Paris, la grand'ville,
Il y trouverait mieux pour émouvoir sa bile
Qu'une méchante femme et qu'un méchant sonnet;
Nous avons autre chose à mettre au cabinet.
O notre maître à tous! si ta tombe est fermée,
Laisse-moi dans ta cendre, un instant ranimée,
Trouver une étincelle, et je vais t'imiter!
J'en aurai fait assez si je puis le tenter.
Apprends-moi de quel ton, dans ta bouche hardie,
Parlait la vérité, ta seule passion,
Et, pour me faire entendre, à défaut du génie,
J'en aurai le courage et l'indignation!

Ainsi je caressais une folle chimère.
Devant moi cependant, à côté de sa mère,
L'enfant restait toujours, et le cou svelte et blanc
Sous les longs cheveux noirs se berçait mollement.
Le spectacle fini, la charmante inconnue
Se leva. Le beau cou, l'épaule à demi nue
Se voilèrent; la main glissa dans le manchon;
Et, lorsque je la vis au seuil de sa maison
S'enfuir, je m'aperçus que je l'avais suivie.
Hélas ! mon cher ami, c'est là toute ma vie.
Pendant que mon esprit cherchait sa volonté,
Mon corps avait la sienne et suivait la beauté;
Et quand je m'éveillai de cette rêverie,
Il ne m'en restait plus que l'image chérie:
«Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat.»

On ne badine pas avec l'amour (1834)

Comme en poésie, Musset cherche dans le genre dramatique une voie qui soit différente de celle des autres romantiques. Il renoue avec la tradition des salons aristocratiques du 18^e siècle où on improvisait, pour s'amuser, des proverbes et dictons. D'apparence comique, jusque dans la distribution des rôles qui n'est pas sans rappeler les badinages de Marivaux, *On ne badine pas avec l'amour* finit par un dénouement tragique. Le chœur (des villageois), comme dans une pièce antique, souligne la gravité d'une intrigue qui pourtant semblait anodine – un dépit amoureux. Voici le drame: ses études terminées, Perdican rentre au château paternel, accompagné de son précepteur Blazius. Il y rencontre Camille, endoctrinée par sa dame de compagnie Pluche au sujet de la rapacité des hommes. Les jeunes s'aiment, mais ils ne savent pas avouer leur amour l'un à l'autre. Dépité, Perdican veut susciter l'amour de Camille en feignant de faire la cour à une simple villageoise Rosette qui le prend au sérieux. Lorsqu'elle apprend la vérité, au moment où Perdican et Camille passent aux aveux, elle se suicide.

Acte I, scène 1

LE CHŒUR : Doucement bercé sur sa mule fringante, messer Blazius s'avance dans les bluets fleuris, vêtu de neuf, l'écritoire au côté. Comme un poupon sur l'oreiller, il se ballote sur son ventre rebondi, et les yeux à demi fermés, il marmotte un *Pater noster* dans son triple menton. Salut, maître Blazius, vous arrivez au temps de la vendange, pareil à une amphore antique.

MAITRE BLAZIUS : Que ceux qui veulent apprendre une nouvelle d'importance m'apportent ici premièrement un verre de vin frais.

LE CHŒUR : Voilà notre plus grande écuelle ; buvez, maître Blazius ; le vin est bon ; vous parlerez après.

MAITRE BLAZIUS : Vous saurez, mes enfants, que le jeune Perdican, fils de notre seigneur, vient d'atteindre à sa majorité, et qu'il est reçu docteur à Paris. Il revient aujourd'hui même au château, la bouche toute pleine de façons de parler si belles et si fleuries, qu'on ne sait que lui répondre les trois quarts du temps. Toute sa gracieuse personne est un livre d'or ; il ne voit pas un brin d'herbe à terre, qu'il ne vous dise comment cela s'appelle en latin ; et quand il fait du vent ou qu'il pleut, il vous dit tout clairement pourquoi. Vous ouvririez des yeux grands comme la porte que voilà, de le voir dérouler un des parchemins qu'il a coloriés d'encre de toutes couleurs, de ses propres mains et sans rien en dire à personne. Enfin c'est un diamant fin des pieds à la tête, et voilà ce que je viens annoncer à M. le baron. Vous sentez que cela me fait quelque honneur, à moi, qui suis son gouverneur depuis l'âge de quatre ans ; ainsi donc, mes bons amis,

apportez une chaise que je descende un peu de cette mule-ci sans me casser le cou ; la bête est tant soit peu rétive, et je ne serais pas fâché de boire encore une gorgée avant d'entrer.

LE CHŒUR : Buvez, maître Blazius, et reprenez vos esprits. Nous avons vu naître le petit Perdican, et il n'était pas besoin, du moment qu'il arrive, de nous en dire si long. Pussions-nous retrouver l'enfant dans le cœur de l'homme !

MAITRE BLAZIUS : Ma foi, l'écuelle est vide; je ne croyais pas avoir tout bu. Adieu ; j'ai préparé, en trottant sur la route, deux ou trois phrases sans prétention qui plairont à monseigneur ; je vais tirer la cloche. (*Il sort.*)

LE CHŒUR : Durement cahotée sur son âne essoufflé, dame Pluche gravit la colline ; son écuyer transi gourdine à tour de bras le pauvre animal, qui hoche la tête, un chardon entre les dents. Ses longues jambes maigres trépignent de colère, tandis que, de ses mains osseuses, elle égratigne son chapelet. Bonjour donc, dame Pluche ; vous arrivez comme la fièvre, avec le vent qui fait jaunir les bois.

DAME PLUCHE : Un verre d'eau, canaille que vous êtes ! un verre d'eau et un peu de vinaigre !

LE CHŒUR : D'où venez-vous, Pluche, ma mie ? vos faux cheveux sont couverts de poussière ; voilà un toupet de gâté, et votre chaste robe est retroussée jusqu'à vos vénérables jarrettières.

DAME PLUCHE : Sachez, manants, que la belle Camille, la nièce de votre maître, arrive aujourd'hui au château. Elle a quitté le couvent sur l'ordre exprès de monseigneur, pour venir en son temps et lieu recueillir, comme faire se doit, le bon bien qu'elle a de sa mère. Son éducation, Dieu merci, est terminée ; et ceux qui la verront auront la joie de respirer une glorieuse fleur de sagesse et de dévotion. Jamais il n'y a rien eu de si pur, de si ange, de si agneau et de si colombe que cette chère nonnain ; que le Seigneur Dieu du ciel la conduise ! Ainsi soit-il. Rangez-vous, canaille, il me semble que j'ai les jambes enflées.

LE CHŒUR : Défripez-vous, honnête Pluche, et quand vous prierez Dieu, demandez de la pluie ; nos blés sont secs comme vos tibias.

DAME PLUCHE : Vous m'avez apporté de l'eau dans une écuelle qui sent la cuisine ; donnez-moi la main pour descendre ; vous êtes des butors et des malapris. (*Elle sort.*)

LE CHŒUR : Mettons nos habits du dimanche, et attendons que le baron nous fasse appeler. Ou je me trompe fort, ou quelque joyeuse bombance est dans l'air aujourd'hui. (*Ils sortent.*)

Acte II, scène 5

PERDICAN : Tu as dix-huit ans, et tu ne crois pas à l'amour ?

CAMILLE : Y croyez-vous, vous qui parlez ? Vous voilà courbé près de moi avec des genoux qui se sont usés sur les tapis de vos maîtresses, et vous n'en savez plus le nom. Vous avez pleuré des larmes de joie et des larmes de désespoir; mais vous saviez que l'eau des sources est plus constante que vos larmes, et qu'elle serait toujours là pour laver vos paupières gonflées. Vous faites votre métier de jeune homme, et vous souriez quand on vous parle de femmes désolées ; vous ne croyez pas qu'on puisse mourir d'amour, vous qui vivez et qui avez aimé. Qu'est-ce donc que le monde? Il me semble que vous devez cordialement mépriser les femmes qui vous prennent tel que vous êtes, et qui chassent leur dernier amant pour vous attirer dans leurs bras avec les baisers d'un autre sur les lèvres. Je vous demandais tout à l'heure si vous aviez aimé ; vous m'avez répondu comme un voyageur à qui l'on demanderait s'il a été en Italie ou en Allemagne, et qui dirait : « Oui, j'y ai été » ; puis qui penserait à aller en Suisse, ou dans le premier pays venu. Est-ce donc une monnaie que votre amour, pour qu'il puisse passer ainsi de mains en mains jusqu'à la mort ? Non, ce n'est pas même une monnaie ; car la plus mince pièce d'or vaut mieux que vous, et, dans quelques mains qu'elle passe, elle garde son effigie.

PERDICAN : Que tu es belle, Camille, lorsque tes yeux s'animent !

CAMILLE : Oui, je suis belle, je le sais. Les complimenteurs ne m'apprendront rien ; la froide nonne qui coupera mes cheveux pâlera peut-être de sa mutilation ; mais ils ne se changeront pas en bagues et en chaînes pour courir les boudoirs ; il n'en manquera pas un seul sur ma tête lorsque le fer y passera ; je ne veux qu'un coup de ciseau, et, quand le prêtre qui me bénira me mettra au doigt l'anneau d'or de mon époux céleste, la mèche de cheveux que je lui donnerai pourra lui servir de manteau.

PERDICAN : Tu es en colère, en vérité.

CAMILLE : J'ai eu tort de parler ; j'ai ma vie entière sur les lèvres, ô Perdican ! ne raillez pas ; tout cela est triste à mourir.

PERDICAN : Pauvre enfant, je te laisse dire, et j'ai bien envie de te répondre un mot. Tu me parles d'une religieuse qui me paraît avoir eu sur toi une influence funeste ; tu dis qu'elle a été trompée, qu'elle a trompé elle-même, et qu'elle est désespérée. Es-tu sûre que si son mari ou son amant revenait lui tendre la main à travers la grille du parloir, elle ne lui tendrait pas la sienne ?

CAMILLE : Qu'est-ce que vous dites ? J'ai mal entendu.

PERDICAN : Es-tu sûre que si son mari ou son amant revenait lui dire de souffrir encore, elle répondrait non ?

CAMILLE : Je le crois.

PERDICAN : Il y a deux cents femmes dans ton monastère, et la plupart ont au fond du cœur des blessures profondes ; elles te les ont fait toucher, et elles ont coloré ta pensée virginale des gouttes de leur sang. Elles ont vécu, n'est-ce pas ? et elles t'ont montré avec horreur la route de leur vie ; tu t'es signée devant leurs cicatrices, comme devant les plaies de Jésus ; elles t'ont fait une place dans leurs processions lugubres, et tu te serres contre ces corps décharnés avec une crainte religieuse, lorsque tu vois passer un homme. Es-tu sûre que si l'homme qui passe était celui qui les a trompées, celui pour qui elles pleurent et elles souffrent, celui qu'elles maudissent en priant Dieu, es-tu sûre qu'en le voyant elles ne briseraient pas leurs chaînes pour courir à leurs malheurs passés, et pour presser leurs poitrines sanglantes sur le poignard qui les a meurtries ? O mon enfant ! sais-tu les rêves de ces femmes qui te disent de ne pas rêver ? Sais-tu quel nom elles murmurent quand les sanglots qui sortent de leurs lèvres font trembler l'hostie qu'on leur présente ? Elles qui s'assoient près de toi avec leurs têtes branlantes pour verser dans ton oreille leur vieillesse flétrie, elles qui sonnent dans les ruines de ta jeunesse le tocsin de leur désespoir, et qui font sentir à ton sang vermeil la fraîcheur de leur tombe, sais-tu qui elles sont ?

CAMILLE : Vous me faites peur ; la colère vous prend aussi.

PERDICAN : Sais-tu ce que c'est que ces nonnes, malheureuse fille ? Elles qui te représentent l'amour des hommes comme un mensonge, savent-elles qu'il y a pis encore, le mensonge de l'amour divin ? Savent-elles que c'est un crime qu'elles font, de venir chuchoter à une vierge des paroles de femme ? Ah ! comme elles t'ont fait la leçon ! Comme j'avais prévu tout cela quand tu t'es arrêtée devant le portrait de notre vieille tante ! Tu voulais partir sans me serrer la main ; tu ne voulais revoir ni ce bois ni cette pauvre petite fontaine qui nous regarde tout en larmes ; tu reniais les jours de ton enfance, et le masque de plâtre que les nonnes t'ont plaqué sur les joues me refusait un baiser de frère ; mais ton cœur a battu ; il a oublié sa leçon, lui qui ne sait pas lire, et tu es revenue t'asseoir sur l'herbe où nous voilà. Eh bien ! Camille, ces femmes ont bien parlé ; elles t'ont mise dans le vrai chemin ; il pourra m'en coûter le bonheur de ma vie ; mais dis-leur cela de ma part : le ciel n'est pas pour elles.

CAMILLE : Ni pour moi, n'est-ce pas ?

PERDICAN : Adieu, Camille, retourne à ton couvent, et lorsqu'on te fera de ces récits hideux qui t'ont empoisonnée, réponds ce que je vais te dire : « Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux et lâches, méprisables et sensuels; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées ; le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange : mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux : mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : – J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui. » (*II sort.*)

Alfred Victor, comte de Vigny (1797–1863)

Le sentiment romantique de l'incompatibilité de l'idéal avec la réalité revêt, chez Alfred de Vigny, des couleurs sombres et tragiques, teintées d'un stoïcisme héroïque. L'œuvre de Vigny est une des plus claires manifestations du titanisme romantique en France. Sa renommée est acquise dès la publication des *Poèmes antiques et modernes* (1826) et du roman historique *Cinq Mars* (1826). Il réussit au théâtre avec l'adaptation en vers d'*Othello* de Shakespeare (1829) et continuera avec *La Maréchale d'Ancre* (1831) et *Chatterton* (1835). Il se marie avec une jeune Anglaise, Lydia Burnbury (1825), s'installe à Paris. La notoriété littéraire lui vaut l'élection à l'Académie française en 1845. Les épreuves personnelles surviennent au cours des années 1830: mort de sa mère, brouille avec ses anciens amis du Cénacle, liaison orageuse avec l'actrice Marie Dorval. Après la rupture, et au bout de plusieurs péripéties, il finit par vivre renfermé, solitaire, retiré à la campagne où il soigne avec abnégation sa femme devenue impotente et presque aveugle. L'amère solitude ne le quittera plus, à Paris où il déménage, en 1853, pour les dix dernières années de sa vie. Il mourra d'un cancer de l'estomac.

Poèmes antiques et modernes (1826)

Moïse

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent;
Puis, au-delà des monts que ses regards parcourent,
S'étend tout Galaad, Éphraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé;
Vers le midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali;
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes
Jéricho s'aperçoit: c'est la ville des palmes;
Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor,
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor.
Il voit tout Chanaan, et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.
Il voit ; sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,
Pressés au large pied de la montagne sainte,
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
Comme les blés épais, qu'agite l'aquilon.
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables
Et balance sa perle au sommet des érables,
Prophète centenaire, environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.

On le suivait des yeux aux flammes de sa tête,
 Et, lorsque du grand mont il atteignit le faite,
 Lorsque son front perça le nuage de Dieu
 Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
 L'encens brûla partout sur les autels de pierre.
 Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,
 À l'ombre du parfum par le soleil doré,
 Chantèrent d'une voix le cantique sacré ;
 Et les fils de Lévi , s'élevant de la foule,
 Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
 Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
 Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des Rois.

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
 Dans le nuage obscur lui parlait face à face.
 Il disait au Seigneur: «Ne finirai-je pas?
 Où voulez-vous encor que je porte mes pas?
 Je vivrai donc toujours puissant et solitaire?
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.
 Que vous ai-je donc fait pour être votre élu?
 J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
 Voilà que son pied touche à la terre promise.
 De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
 Au coursier d'Israël qu'il attache le frein;
 Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
 Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
 Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
 Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau?
 Hélas ! vous m'avez fait sage parmi les sages!
 Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.
 J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois;
 L'avenir à genoux adorera mes lois;
 Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
 La mort trouve à ma voix une voix prophétique;

Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations. —
Hélas! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

Hélas ! je sais aussi tous les secrets des Cieux;
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant: «Me voilà».
J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages;
J'engloutis les cités sous les sables mouvants;
Je renverse les monts sous les ailes des vents;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite;
La terre alors chancelle et le soleil hésite,
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux. —
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux;
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : «Il nous est étranger»;
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir;
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur: «Que vouloir à présent?»
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,

Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
 L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche;
 Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
 Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
 O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!»

Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux,
 Priait sans regarder le mont du Dieux jaloux;
 Car, s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
 Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
 Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
 Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
 Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse. —
 Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
 Josué s'avavançait pensif et pâissant,
 Car il était déjà l' élu du Tout-Puissant.

Les Destinées (1864)

Le recueil posthume résume le titanisme pessimiste, stoïque et héroïque, de Vigny. « La Mort du loup » date de 1849. Le poème réunit deux caractéristiques du poème romantique – récit et méditation.

La Mort du loup

I.

Les nuages couraient sur la lune enflammée
 Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
 Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
 Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon,
 Dans la bruyère épaisse, et dans les hautes brandes,
 Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
 Nous avons aperçu les grands ongles marqués
 Par les loups voyageurs que nous avons traqués.
 Nous avons écouté, retenant notre haleine
 Et le pas suspendu. — Ni le bois ni la plaine

Ne poussait un soupir dans les airs; seulement
La girouette en deuil criait au firmament;
Car le vent, élevé bien au-dessus des terres,
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,
Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,
Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête
A regardé le sable en s'y couchant; bientôt,
Lui que jamais ici l'on ne vit en défaut,
A déclaré tout bas que ces marques récentes
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes
De deux grands loups-cerviers et de deux louveteaux.
Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
Nous allions pas à pas en écartant les branches.
Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
Et je vois au delà quatre formes légères
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos yeux,
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
Leur forme était semblable et semblable la danse;
Mais les enfants du Loup se jouaient en silence,
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,
Sa louve reposait, comme celle de marbre
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus.
Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris,
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante,
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,

Malgré nos coups de feu, qui traversaient sa chair,
 Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
 Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
 Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
 Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
 Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.
 Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
 Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang;
 Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
 Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
 Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
 Et, sans daigner savoir comment il a péri,
 Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

II

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
 Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre
 À poursuivre sa Louve et ses fils, qui, tous trois
 Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,
 Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve
 Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve;
 Mais son devoir était de les sauver, afin
 De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
 À ne jamais entrer dans le pacte des villes
 Que l'homme a fait avec les animaux serviles
 Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
 Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

III

Hélas ! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,
 Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes!
 Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
 C'est vous qui le savez, sublimes animaux.
 À voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
 Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse.
 — Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
 Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur.

Il disait: « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
À force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier, est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

Chatterton (1835)

À la différence de Victor Hugo, Vigny opte non pour le drame en vers, mais pour la prose. En cela, il se montre proche d'un autre théoricien du drame romantique – Stendhal. Thomas Chatterton fut un poète anglais (1752–1770) qui se suicida à 18 ans, accusé de plagiat pour avoir écrit ses poèmes sous le nom d'un moine médiéval putatif nommé Thomas Rowley. Vigny fait de Chatterton le symbole du génie poétique incompris, brimé par la société bourgeoise, mercantile. Acculé à la pauvreté, il est soutenu par le pieux Quaker et par Kitty Bell, épouse de son logeur John Bell qui veut le chasser. Chatterton demande de l'aide à M. Beckford dont l'intervention s'avère humiliante.

Acte III. sc. 6.

M. BECKFORD : John Bell, n'avez-vous pas chez vous un jeune homme nommé Chatterton, pour qui j'ai voulu venir moi-même.

CHATTERTON: C'est moi, milord, qui vous ai écrit.

M. BECKFORD: Ah ! c'est vous, mon cher ! Venez donc ici un peu, que je vous voie en face. J'ai connu votre père, un digne homme s'il en fut : un pauvre soldat, mais qui avait bravement fait son chemin. Ah ! c'est vous qui êtes Thomas Chatterton ? Vous vous amusez à faire des vers, mon petit ami ; c'est bon pour une fois, mais il ne faut pas continuer. Il n'y a personne qui n'ait eu cette fantaisie. Hé ! hé ! j'ai fait comme vous dans mon printemps, et jamais Littleton, Swift et Wilkes n'ont écrit pour les belles dames des vers plus galants et plus badins que les miens.

CHATTERTON: Je n'en doute pas, milord.

M. BECKFORD: Mais je ne donnais aux Muses que le temps perdu. Je savais bien ce qu'en dit Ben Johnson: que la plus belle Muse au monde ne peut suffire à nourrir son homme, et qu'il faut avoir ces demoiselles-là pour maîtresses, mais jamais pour femmes. (*Lauderdale, Kingston et les lords rient.*)

LAUDERDALE : Bravo ! milord, c'est bien vrai!

LE QUAKER, *à part* : Il veut le tuer à petit feu.

CHATTERTON: Rien de plus vrai, je le vois aujourd'hui, milord.

M. BECKFORD: Votre histoire est celle de mille jeunes gens: vous n'avez rien pu faire que vos maudits vers, et à quoi sont-ils bons, je vous prie? Je vous parle en père, moi, à quoi sont-ils bons? — Un bon Anglais doit être utile au pays. — Voyons un peu, quelle idée vous faites-vous de nos devoirs à tous tant que nous sommes ?

CHATTERTON, *à part* : Pour elle! pour elle! je boirai le calice jusqu'à la lie. — (*Haut.*) Je crois les comprendre, milord. — L'Angleterre est un vaisseau. Notre île en a la forme : la proue tournée au nord, elle est comme à l'ancre au milieu des mers, surveillant le continent. Sans cesse elle tire de ses flancs d'autres vaisseaux faits à son image, et qui vont la représenter sur toutes les côtes du monde. Mais c'est à bord du grand navire qu'est notre ouvrage à tous. Le Roi, les Lords, les Communes sont au pavillon, au gouvernail et à la boussole ; nous autres, nous devons tous avoir les mains aux cordages, monter aux mâts, tendre les voiles et charger les canons : nous sommes tous de l'équipage, et nul n'est inutile dans la manœuvre de notre glorieux navire.

M. BECKFORD : Pas mal ! pas mal ! quoiqu'il fasse encore de la poésie ; mais en admettant votre idée, vous voyez que j'ai encore raison. Que diable peut faire le Poète dans la manœuvre? (*Un moment d'attente.*)

CHATTERTON: Il lit dans les astres la route que nous montre le doigt du Seigneur.

LORD TALBOT: Qu'en dites-vous, milord ? lui donnez-vous tort? Le pilote n'est pas inutile.

M. BECKFORD: Imagination, mon cher ! ou folie, c'est la même chose; vous n'êtes bon à rien, et vous vous êtes rendu tel par ces billevesées. — J'ai des renseignements sur vous... à vous parler franchement... et...

LORD TALBOT: Milord, c'est un de mes amis, et vous m'obligerez en le traitant bien...

M. BECKFORD : Oh! vous vous y intéressez, George? Eh bien! vous serez content; j'ai fait quelque chose pour votre protégé, malgré les recherches de Bale... Chatterton ne sait pas qu'on a découvert ses petites ruses de manuscrit ; mais elles sont bien innocentes, et je les lui pardonne de bon cœur. Le *Magisterial*: est un bien bon écrit ; je vous l'apporte pour vous convertir, avec une lettre où vous trouverez mes propositions : il s'agit de cent livres sterling par an. Ne faites pas le dédaigneux, mon enfant ; que diable ! votre père n'était pas sorti de la côte d'Adam; il n'était pas frère du roi, votre père; et vous n'êtes bon à rien qu'à ce qu'on vous propose, en vente. C'est un commencement ; vous ne me quitterez pas, et je vous surveillerai de près.

(Kitty Bell supplie Chatterton, par un regard, de ne pas refuser. Elle a deviné son hésitation.)

CHATTERTON *hésite, puis après avoir regardé Kitty*: Je consens à tout, milord.

LORD LAUDERDALE : Que milord est bon!

JOHN BELL: Voulez-vous accepter le premier toast, milord?

KITTY BELL, *à sa fille* : Allez lui baiser la main.

LE QUAKER, *serrant la main à Chatterton*: Bien, mon ami, tu as été courageux.

LORD TALBOT : J'étais sûr de mon gros cousin, Tom. — Allons, j'ai fait tant qu'il est à bon port.

M. BECKFORD: John Bell, mon honorable Bell, conduisez-moi au souper de ces jeunes fous, que je les voie se mettre à table. — Cela me rajeunira.

LORD TALBOT: Parbleu ! tout ira, jusqu'au Quaker, — Ma foi, milord, que ce soit par vous ou par moi, voilà Chatterton tranquille : allons, — n'y pensons plus.

JOHN BELL: Nous allons tous conduire milord. (*À Kitty Bell*.) Vous allez revenir faire les honneurs, je le veux. (*Elle va vers sa chambre*.)

CHATTERTON, *au Quaker*: N'ai-je point fait tout ce que vous vouliez ? (*À lord Beckford*): Milord, je suis à vous tout à l'heure, j'ai quelques papiers à brûler.

M. BECKFORD : Bien, bien!... Il se corrige de la Poésie, c'est bien. (*Ils sortent*.)

JOHN BELL *revient à sa femme brusquement*: Mais rentrez donc chez vous, et souvenez-vous que je vous attends.

(Kitty Bell s'arrête sur la porte un moment et regarde Chatterton avec inquiétude.)

KITTY BELL, *à part* : Pourquoi veut-il rester seul, mon Dieu ?

(Elle sort avec ses enfants et porte le plus jeune dans ses bras.)

Acte III. sc. 7

Le monologue qui précède le suicide en résume les raisons : incompréhension, mépris, incompatibilité de la poésie et de la société utilitaire dont le poète est la victime.

CHATTERTON, *seul, se promenant*: Allez, mes bons amis. — Il est bien étonnant que ma destinée change ainsi tout à coup. J'ai peine à m'y fier; pourtant les apparences y sont. — Je tiens là ma fortune. Qu'a voulu dire cet homme en parlant de mes ruses? Ah ! toujours ce qu'ils disent tous. Ils ont deviné ce que je leur avouais moi-même, que je suis l'auteur de mon livre. Finesse grossière! je les reconnais là! Que sera cette place? Quelque emploi de commis? Tant mieux, cela est honorable! Je pourrai vivre sans écrire les choses communes qui font vivre. — Le Quaker rentrera dans la paix de son âme que j'ai troublée, et elle! Kitty Bell,

je ne la tuerai pas, s'il est vrai que je l'eusse tuée. — Dois-je le croire? J'en doute ; ce que l'on renferme toujours ainsi est peu violent, et, pour être si aimante, son âme est bien maternelle. N'importe, cela vaut mieux, et je ne la verrai plus. C'est convenu... autant eût valu me tuer. Un corps est aisé à cacher. — On ne le lui eût pas dit. Le Quaker y eût veillé, il pense à tout. Et, à présent, pourquoi vivre? pour qui? — Pour qu'elle vive, c'est assez... Allons... arrêtez-vous, idées noires, ne revenez pas... Lisons ceci... (*Il lit le journal.*) « Chatterton n'est pas l'auteur de ses œuvres... Voilà qui est bien prouvé. — Ces poèmes admirables sont réellement d'un moine nommé Rowley, qui les avait traduits d'un autre moine du X^e siècle nommé Turgot... Cette imposture, pardonnable à un écolier, serait criminelle plus tard... Signé... *Bale!*... » Bale? Qu'est-ce que cela? que lui ai-je fait? — De quel égout sort ce serpent? Quoi! mon nom étouffé! ma gloire éteinte! mon honneur perdu! — Voilà le juge!... Le bienfaiteur! voyons, qu'offre-t-il? (*Il décachette la lettre, lit... et s'écrit avec indignation :*) Une place de premier valet de chambre dans sa maison!... Ah!... pays damné! terre du dédain! sois maudite à jamais! (*Prenant la fiole d'opium.*) O mon âme, je t'avais vendue! je te rachète avec ceci. (*Il boit l'opium.*) Skirner sera payé! — Libre de tous! égal à tous, à présent! — Salut, première heure de repos que j'aie goûtée! — Dernière heure de ma vie, aurore du jour éternel, salut. — Adieu, humiliation, haines, sarcasmes, travaux dégradants, incertitudes, angoisses, misères, tortures du cœur, adieu! Oh! quel bonheur, je vous dis adieu! — Si l'on savait! si l'on savait ce bonheur que j'ai... on n'hésiterait pas si longtemps! (*Ici après un instant de recueillement durant lequel son visage prend une expression de béatitude, il joint les mains et poursuit.*) O Mort, Ange de délivrance, que ta paix est douce! J'avais bien raison de t'adorer, mais je n'avais pas la force de te conquérir.— Je sais que tes pas seront lents et sûrs. Regarde-moi, Ange sévère, leur ôter à tous la trace de mes pas sur la terre. (*Il jette au feu tous ses papiers.*) Allez, nobles pensées écrites pour tous ces ingrats dédaigneux, purifiez-vous dans la flamme et remontez au ciel avec moi! (*Il lève les yeux au ciel et déchire lentement ses poèmes, dans l'attitude grave et exaltée d'un homme qui fait un sacrifice solennel.*)